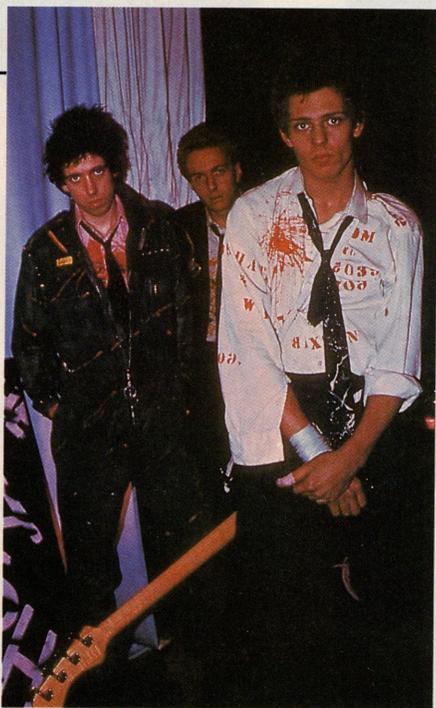


# L'histoire d'un CLASH

JOE STRUMMER, MICK JONES, PAUL SIMONON ET TOPPER HEADON FURENT-ILS LE DERNIER GRAND ELECTRO-CHOC DU ROCK ?



1977

« Les choses vont empirer. Je pense qu'on peut en arriver à un gouvernement de type fasciste, mais que personne ne s'en apercevra, pas plus que tu ne sens tes cheveux plus longs le lundi que le dimanche... Ce contre quoi je suis de toutes mes forces, c'est tout ce fanatisme raciste, fascisant, ce soit-disant patriotisme qui n'est que de la peur haineuse, le prix de l'ignorance et de la misère... » (Joe Strummer, courant 77.)

« Le punk est mort le jour où les Clash ont signé chez CBS »

(Mark P., éditorialiste du fanzine *Sniffin' Glue*, même année.)

\*\*\*

Onze ans ont passé, et c'est toujours le même cirque. Pas drôle, vraiment pas. D'ailleurs ça se voit à une multitude de trous comme ceux des anciens obus dans la terre, qui deviennent pour longtemps des cloaques que nulle rédemption, nul « acquis » ne songent à boucher ou à assainir. L'un de ces trous, ce n'est pas que le punk ait disparu — ce genre d'érup-

tion, surtout les plus vivaces, durent ce que les fleurs, etc. —, c'est que les Clash n'existent plus. Fameuse béance : connaissez-vous depuis eux un groupe capable d'être ce qu'il dit, de se prendre les pieds dedans plus souvent qu'à son tour et d'en avoir, comme sans le faire exprès, tiré l'une des plus somptueuses déflagrations sonores et signifiantes (ouais, signifiantes, parfaitement) de cette fin de siècle à la mord-moile (qu'il crève !) !

Non, ne dites rien. Ne dites pas U2. U2 font comme si quand ils causent (interminables sermons époumonnés sur une montagne de petits poissons devenus gros chalands) et leurs cantiques sont tout sauf du rock'n'roll. Bruce a décroché. C'est un Américain : les Américains ont du mal à grandir, surtout ceux qui ne sont pas morts comme des cons au Vietnam tel que décrit dans la chanson. Alors OTH ? Les Porte-Mentaux ? Pas possible : ils sont français. Et les groupes français ne sortent de France qu'à condition de déconner joliment. Les P.M. et les OTH déconnent, mais pas joliment.

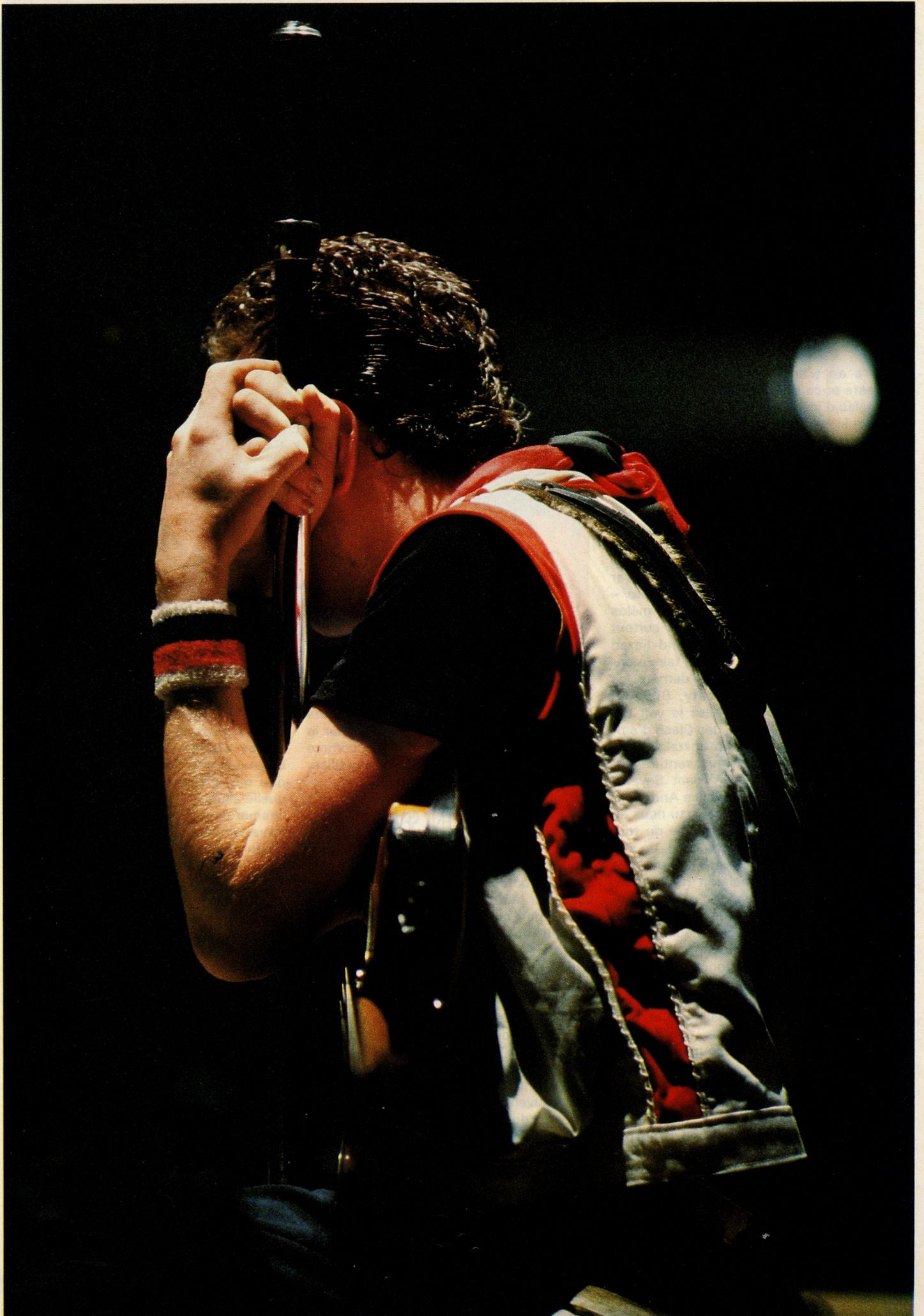
Non, décidément, par quelque bout que vous saisissiez l'impétueux phénomène, les « grands groupes-de-rock », il y en a pas eu de bézef. Dans la catégorie qui nous intéresse, les teigneux-foireux-glorieux, je n'en vois que deux. Mais alors très teigneux, admirablement foireux et glorieux de la tête aux pieds : les Who et les Clash. Des Anglais, comme par hasard. Défunts donc l'un et l'autre — même remarque et même si les premiers nous menacent régulièrement de pitoyables réunions, les seconds ne se piquant plus (hem !) heureusement qu'au jus d'orgeuil pur fruit, merci bien.

Pourquoi les Who et pas les Stones, les Kinks, les Pretty Things ou les Pink Fairies, hein ? Parce que seuls les Who gueulaient des machins incendiaires en trois minutes d'une incroyable violence rythmique que venaient multiplier de non moins fantastiques mélodies en vrille : « White Riot » n'a qu'un précédent, « My Generation ». Et si Pete Townshend fut

l'unique inspiration des Who, c'est bien la hargne morgueuse de sa guitare qu'on retrouve dans les pognes de Mick Jones, son fiel acide dans la tronche cabocharde de Joe Strummer. Plus trivialement — et ce n'est pas indifférent — le parallèle se poursuit, rompant au moyen de symboles et de drames les prétendus chaînons qui enserreraient les décennies (n'oubliez pas : mods ou punks au départ, les deux groupes se veulent avant tout de rock, et du plus séminal) : Keith Moon, l'in vraisemblable frappeur des quatre de Shepherd's Bush, mourut tel qu'il avait vécu, en fou furieux paillard, alcoolé et dopé, indiquant par là-même la route à suivre à Topper Headon, batteur du gang de Camden Town : celui-ci est à l'ombre pour un paquet d'années et quelques autres de poudre à éternuer ! O tontons cinglés, pourquoi vous toussez ?? L'un et l'autre formaient, accessoirement, des axes rythmiques proprements inouïs de puissance et d'attaque avec leurs plus placides partenaires aux quatre cordes, John « Fantômas » Entwistle et Paul « Diplomate » Simonon. Big Bang Bands indeed. Paraît qu'on n'en fabrique plus...

## HOT ROCKS

Aux deux belles citations en exergue du ci-devant propos, j'aurais pu ajouter une troisième : « La compilation, c'est la négation de la vie ! » Mais le Sage qui la prononça un soir de libations philosophiques cédait à son goût de la polémique : il est des compilations qui précèdent la vie (petit labels regroupant leurs brûlots indépendants : c'est ainsi qu'on peut repérer les balbutiements des Prince en gestation, des Kas Produkt d'après-demain), d'autres qui la prorogent — attention ! sans acharnement thérapeutique : ce n'est pas à vous que j'apprendrai la différence entre un Best Of Orchestral Manœuvres In The Dark (assortiment de petits fours avariés pour soirée électorale fourbue) et une collection de bijoux Cure



(Jean-Yves Legras)



PAUL SIMONON

(Cure en tranches de singles, c'est digeste et ça dure plus longtemps) ou un camaïeu d'inédits costelliens, princiers ou mitsoukiens (direct sur l'île déserte pour cause de génie pop effrontément pillard, pervers et novateur !).

A plus forte raison, une compile Clash s'impose. Dès, même — on ne discutera pas du choix des titres ici retenus —, cet épisode portant en sous-titre la prometteuse précaution de « Volume I ». Telles que surent s'imposer parmi toute digne discographie des Rolling Stones, par exemple (groupe sur — et même auto — compilé s'il en fut !), certains méli-mélos de haute volée (« Hot Rocks » et surtout « More Hot Rocks : Big Hits And Fazed Cookies »), ou, pour ne pas me faire mentir, quelques Who-series de derrière les fagots (type « Meaty, Beaty, Big And Bouncy ». Quoique, vous allez le voir (ou du moins j'espère !) celle des Clash d'emblée se distingue : pas de nostalgie, pas de bizarreries, pas de faux sentiments. De l'intro de « The Magnificent Seven » aux rôles terminaux de « Police And Thieves » (temps chopé à rebours, tu nous en diras tant !! Solution pas niaise du tout par ailleurs, et plutôt marrante...), on a la gorge prise en tenaille entre une urgence (son âpre intact, concision rigoureuse, furia mélodique) de ce matin et une fulgurante impression de « plus jamais ». Une impression-écho, un piège vieux comme la dramaturgie, que chacune des deux pinces de la tenaille enfonce inexorablement à chaque écoute (découpables à la main de l'humeur, si j'ose dire, les Clash étant stylistes, pas formalistes, et puis on est encore en République, non ?? ?)

Bref, on est contraint soudain de jeter sur le tapis du jour ce constat livide et surpris que les Clash ne s'essuient plus les panards dessus et que ce calme absurde fait un silence cruel — tout comme celui de Coluche en d'autres sphères, pardonnez-moi, puristes... Refrain : les Clash étaient-ils-le-dernier des-grands-groupes-de-rock ? Ils étaient en tout cas les derniers à croire en ce que ça peut (pouvait ?) vouloir dire.



JOE STRUMMER

le prouver jusqu'à s'en suicider si ce sens merdouillait, donc à jouer le jeu — pour le coup — à fond. Ce qui s'entend ici comme nulle part ailleurs et à cette heure précise, ni comme avant, ni comme après...

## MAGNIFICENT SEVEN

Paris, octobre 81. Les Clash sont en ville pour huit jours au Théâtre Mogador, music-hall cramoiisi-cramé promis à la démolition. C'est la tournée « Sandinista ! », ce triple album au lyrisme bariolé qui est aussi un défi aux lois du marketing (trois disques pour le prix d'un et demi, les galopins toucheront leurs sous en enfer !) Confusion tous azimuts : conférence de presse avec deux heures de retard et des baveux stupides, séances photos sur les dents, managers en folie et nos quatre oiseaux changeant plus souvent encore de liquettes flashantes que de cassettes funky dans leurs ghetto-blasters énormes : eux se foutent de tout ça, et même des innombrables vrais ou faux potes (et connaissances en jupettes noires) qui les hêlent de partout. Pour la première fois de leur bruyante et chaotique « carrière », les Clash ne sem-

blent vivre que pour les concerts du soir.

Mais alors là, quelle claque ! Ils sont certes attifés comme des princes en déglingue et n'ont certainement pas sucé que des glaçons dans la journée, mais quelle allure ! Une allure qui leur suinte de chaque pore de la peau, et vient mouiller davantage encore une musique déjà moite et toujours furibonde que « Sandinista » charrie à gros et généreux bouillons.

Un seul extrait sur cette première face, mais c'est le fracassant « Magnificent Seven », et qui ouvre ! « Armagideon Time » la clôt, titubant pivot hypnotique des shows d'alors. Au centre, trois pièces de résistance de « Combat Rock », l'ultime album (avec Mick Jones, on s'en tient là) dont l'épure stylisée leur vaudra un premier et unique album de platine aux sales USA : « Rock The Casbah » reste confondant de dépouillement strict et de prémonition « active ». En bonus, « This Is Radio Clash », un de leurs dix-sept singles anglais, et pas l'un des plus tristes, si des moins bien vendus (routine) !

New York, avril 80. Nos Telephone à nous s'offrent une virée des clubs de la Grosse Pomme. Applaudissements des nationaux du cru, curiosité des new-wavers régnant par là. Parmi eux les Tal-



Une allure qui leur suinte de chaque pore de



MICK JONES

Sur cette face deux, pas de déchet : carrément quatre extraits de « London Calling », dont « Train In Vain » curieusement « oublié » dans les crédits de l'album officiel, l'irrépressible « Guns of Brixton », un des rares titres signés par Simonon, et leur fameuse reprise du « I Fought The Law » de Sonny Curtis, le tout produit par Guy Stevens, ex-mentorgourou de Mott The Hoople, pré-punks british gâchés par Bowie. Plus « Somebody Got Murdered » réchappé de « Sardinista ! » et « Bank Robber », qu'on ne pouvait dégotter que sur le mini-album US « Black Market Clash », une pépite évidemment !

## CLASH CITY ROCKERS

Londres, juin 78. Une poignée de journalistes français n'ayant pas effectué ce long voyage rien que pour s'évanouir en apercevant Bob Dylan au fond de l'immense Earl's Court, avisée que les Clash rament en studio sur leur second album et la langue en pendant d'émotion, rejoint les lieux du crime. Scène de genre : Strummer et Jones massacrent un baby-foot tandis qu'enfermé en une cage de verre, Topper bûcheronne sur ses fûts sous la houlette maniaque d'un qu'on n'attendait pas par là, Sandy Pearlman, sorte de Phil Spector heavy metal à l'époque fort (sur) estimé. La paire en sursis rale que Pearlman leur court un brin sur le haricot, qu'il bosse lourd et lent, que son idée du son date de Matusalem, que pendant ce temps-là, tiens, ils auraient

pu au moins voir à quoi ressemblait Bob Dylan, parce que, hein, au fond, ce mec... et que surtout, dehors, on allait peut-être s'ennuyer d'eux sans eux, sans cette kyrielle de singles saignants qu'ils avaient pris l'habitude de sortir à la « pousse-toi-de-là-que-je-m'y-mette » !

Or donc, sur cette face trois, vous ne trouverez qu'un rescapé de l'album en question, « Give 'Em Enough Rope » : « Tommy Gun », au passage un « classique » de l'écriture Strummer-Jones, où comment se vider les poches en forme d'uppercut gagnant ! Le reste, escusez du terme, ce ne sont que sept de leur tout premiers cartons sulfureux (dont certains formèrent l'ossature de l'album primal, « The Clash », ainsi que les grosses boîtes opéraient quand elles ne savaient de quoi la minute suivante serait faite !), à commencer par les incandescents « White Man In Hammersmith Palais », « London's Burning » et « Janie Jones ». Mais « Capital Radio », « White Riot » et « Career Opportunities » ne sont pas mal non plus, c'est rien de le dire !...

Paris, mai 78. Fête de Rouge, le journal de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Ça faisait un moment que les routes souvent parallèles mais toujours conflictuelles des pros de la politique radicale et des punks anarcho-bordéliques devaient se croiser. Les Sex Pistols venaient de semer un aimable trouble lors du Jubilé de Sa Gracieuse Majesté, la traitant au mieux de pouffiasse, au pire de crapule fasciste. Mais en dehors de l'inoubliable « Pretty Vacant », Rotten et sa bande canaille ne cracheraient plus rien d'important. Les Clash, eux, au contraire, commençaient à accumuler les tracts à vif en 45 tours sans peur et sans reproche. Tout le monde les disait « crédibles », autant CBS que les trotskistes.

Aussi, dans la grande tradition des vrais rebelles à qui on ne la fait pas, violèrent-ils délibérément les lois établies de l'une en s'appliquant à violenter les règles des fêtes des autres : qu'on passe chez les rouges, soit, mais proprement. Les Clash provoquèrent le foutoir, l'encouragèrent et l'amplifièrent en brisant séchement là : belle, belle cata ! !

Cette quatrième face en porte distinctement deux fortes traces : « Clash City Rockers » (quoi de plus net ?) et « Police And Thieves » (Ça ! En reggae rude, svp !) En sandwich, trois sauvetages de « Give 'Em... » et « Spanish Bombs » et « London Calling » de l'album du même nom. Seules incongruités de cadrage spatio-temporel, mais qui s'en plaindraient, en cette queue de comète ? !

Au fait, après tout ça et quelques bourrelets d'ans franchis ou affranchis, les Clash sont-ils le-dernier-des-grands-groupes-de-rock ? Oh lui ! Remets au début ! Et surtout pas « ça » !...

François DUCRAY

• The Story Of The Clash (vol.1) (CBS-Double)

(Photos Jean-Yves Legras)



TOPPER HEADON

king Heads, des bouts de Television, des restes du Patti Smith Group, Johnny Thunders, Richard Hell et Joe Strummer. Johnny et Joe n'ont pas la forme : backstage, quand l'un se redresse, l'autre s'effondre, étrange ballet ralenti. Ils sont au même hôtel que nous, la chambre de Mick Jones jouxte la mienne. Il tripote des cassettes toute la nuit, je suis tenté, j'y vais : « euh, s'cuse, c'est quoi tout ce boucan, » ? « Des remixes », il me dit. Et me les fait entendre, treize à la douzaine ! ! Des de « London Calling », la double pierre d'angle qu'ils viennent d'envoyer à la figure blette du rock d'alors, pochette inspirée d'Elvis et contenu foudroyant ! Des plus anciennes, ahannantes et speedées, par Lee Perry le roi du dub ou quelqu'autre sorcier qu'ils ont su s'associer, pour le meilleur (d'éclate, le plus souvent) ou pour le pire (la mayo fait plouf, des fois).

la peau, et vient mouiller davantage encore une musique déjà moite et toujours furibonde.